

Anecdotes populaires sur Napoléon Ier

(Suite)

Les frères Desmazis rejoignirent Napoléon dans la matinée. Tout en devisant sur ces notifications et l'état-major du régiment, les trois officiers s'acheminèrent ensemble vers l'hôtel de l'*Ecu de France*, où mangeaient les capitaines. Desmazis avait engagé Napoléon à dîner avec lui et son frère en petit comité.

—Faure, leur dit le capitaine, est le cuisinier le plus renommé du pays.

Tous trois dînèrent gaiement. Devenu empereur, Napoléon conserva un bon souvenir des pâtisseries de Faure, le fameux restaurateur. En 1811, dans une occasion solennelle où il recevait les députations des départements de l'empire, il s'approcha de M. Planta, maire de Valence, président de la députation de la Drôme, et lui dit en souriant :

—Eh bien ! M. Planta, comment se portent vos compatriotes ? Sont-ils toujours aussi gourmands que de mon temps ?

—Mais, sire..., répondit celui-ci tout interloqué de cette singulière apostrophe.

—Et le restaurateur de l'*Ecu de France*, continua l'empereur, fait-il toujours de ces excellents petits pâtés pour lesquels son établissement ne désemplissait pas ? Faure est une de ces célébrités de Valence, et, comme tel, je ne l'ai pas oublié.

Cette plaisanterie dite, l'empereur changea de conversation, entretenait les députés de Valence des besoins de leur ville, et les laissa enchantés de la réception qu'il leur avait faite.

Parmi les officiers du régiment de la Fère, devenue ses nouveaux camarades, Napoléon retrouva plusieurs condisciples de l'école de Brienne et quelques compatriotes. Ces derniers furent embrassés avec une si vive émotion, que quelques-uns des assistants demandèrent s'ils n'étaient point parents. Alors Napoléon répondit avec une sorte d'émotion :

—Non, monsieur, nous ne sommes pas même cousins ; mais tous, nous sommes nés en Corse.

Puis après une pause, il ajouta en élevant la voix :

—Et dans notre île, quand une *vendetta* ne nous a pas faits d'avance irréconciliables ennemis, le titre de compatriote veut dire : ami dévoué jusqu'à la mort ! Demandez à ces messieurs !

Et Napoléon indiquait de la main les officiers qu'il avait embrassés si affectueusement.

Ce geste, ces derniers mots, l'accent avec lequel ils furent prononcés, frappèrent les assistants. Chacun d'eux félicita le nouveau lieutenant, qui fut favorablement jugé. Il est vrai que quelques lettres, parties de l'école militaire de Paris, avaient dépeint sous de si sombres couleurs le jeune Bonaparte, que ceux-ci, en le voyant, se firent une opinion toute contraire à celle qu'on avait voulu leur donner. Bientôt on le rechercha et on l'admit dans les premières maisons de Valence. Il recevait de sa famille une subvention de douze cents francs. Cette somme était alors une grosse pension pour un officier. Deux seulement de ces camarades avaient, grâce à la position aisée de leur famille, un cabriolet et des chevaux ; on les considérait comme des grands seigneurs. Sorbier était l'un de ces deux officiers. Il voiturait volontiers ces camarades et partageait avec eux sa petite fortune.

Napoléon avait été admis chez madame de Colombier ; c'était une femme de cinquante ans, d'un rare mérite. Elle gouvernait la ville, pour ainsi dire, et se prit d'une grande estime pour le jeune officier d'artillerie dont elle avait deviné le talent. Elle le poussa dans l'intimité du célèbre abbé de Saint-Ruff, qui bien que fort âgé déjà, réunissait chez lui, chaque semaine, tout ce que la ville et les environs comptaient de gens distingués. La révolution avait commencé son cours lorsque madame de Colombier mourut. On l'entendit dire, à ses derniers moments, que s'il n'arrivait

pas malheur au jeune Bonaparte, il y jouerait un grand rôle. Dans la suite, Napoléon ne parla jamais de madame de Colombier qu'avec la plus vive reconnaissance, et il avoua que les relations distinguées qu'il avait eues dans la société de cette femme excellente, avaient beaucoup influé sur sa destinée.

Cependant, cette existence en quelque sorte privilégiée de Napoléon, lui attira de la part de quelques-uns de ces camarades une extrême jalousie. Le commandant, M. d'Urtubie, l'avait probablement jugé ; aussi ne cessa-t-il de lui être favorable et de lui faciliter les moyens d'allier les devoirs du service avec les agréments de la société. A vingt ans, il était déjà l'un des officiers d'artillerie les plus instruits. Pensant fortement et possédant une logique claire et serrée, il avait beaucoup lu et médité. Son esprit était prompt, sa parole énergique ; partout où il se trouvait, il était bientôt remarqué. Beaucoup de ceux qui le connurent à cet âge lui prédirent une carrière extraordinaire ; aucun d'eux ne fut surpris de celle qu'il parcourut.

On croit généralement que, dans sa jeunesse, Napoléon était taciturne et morose ; c'est une erreur ; il était, au contraire, fort gai. A Sainte-Hélène, il n'avait pas de plus grand plaisir que de raconter à ses fidèles compagnons d'exil les espiègleries qu'il avait faites à son école d'artillerie ; il semblait oublier tout à fait les malheurs qui l'enchaînaient sur ce rocher, quand il s'abandonnait au souvenir de ses premières années.

—C'était, disait-il, un vieux commandant de plus de quatre-vingts ans, qu'ils vénéraient fort, mais qui était venu un jour leur faire faire l'exercice du canon, suivait chaque coup avec sa lorgnette, et assurait qu'on devait avoir été beaucoup plus loin que le but. Il s'inquiétait, s'informait auprès de ces voisins si quelqu'un avait vu porter le coup ; personne n'avait garde de rien affirmer, car nous escamotions le boulet chaque fois que nous chargeions la pièce. Le vieux commandant avait de l'esprit ; au bout de cinq ou six coups, il lui prit fantaisie de faire compter les boulets ; il n'y eut plus moyen de le tromper ; il trouva le tour fort gai, mais il n'en ordonna pas moins que les officiers qui s'étaient prêtés à cette espièglerie gardassent les arrêts pendant huit jours.

—Une autre fois, c'était un de leurs capitaines dont ils avaient une petite vengeance à tirer. Ils convenaient alors de le bannir des sociétés, où ils le rencontraient, et de le mettre, en quelque sorte, aux arrêts, en le refusant à rester chez lui. Quatre ou cinq de ces jeunes officiers se partageaient les rôles et s'attachaient aux pas du malheureux proscrit ; ils se trouvaient partout où celui-ci se montrait, et il n'ouvrait pas la bouche, qu'il ne fût aussitôt méthodiquement contredit, dans les formes les plus polies.

—Une autre fois encore, continuait Napoléon, c'était un camarade qui logeait au-dessus de moi, et qui avait pris le goût déplorable de jouer du cor, de manière à distraire de toute espèce de travail. Je le rencontre sur l'escalier :

—Mon cher, vous devez bien vous fatiguer avec votre instrument !

—Mais non, je vous assure.

—Eh bien ! vous fatiguez beaucoup les autres.

—J'en suis fâché.

—Vous ferez mieux d'aller jouer de votre cor plus loin, dans les bois, par exemple ; vous y serez plus à l'aise.

—Il me semble que je suis maître dans ma chambre !

—On pourrait vous faire naître quelque doute à ce sujet.

—Je ne pense pas que quelqu'un l'osât !

—Vous êtes dans l'erreur, mon cher, il y en a qui l'oseraient.

—Eh ! qui donc ?

—Moi, tout le premier !

—Un duel fut aussitôt arrêté ; le conseil des camarades examina avant de permettre le combat ; et il prononça qu'à l'avenir l'un irait jouer du cor plus loin, et que l'autre serait plus tolérant.

Pendant la campagne de 1814, l'empereur retrouva son joueur de cor dans le voisinage de Soissons ; c'était M. de Russy. Il vivait dans son château, et venait donner des renseignements importants sur la position de l'ennemi. Napoléon le retint auprès de sa personne en qualité d'aide-de-camp.

Le second bataillon du régiment de la Fère, dont faisait partie Napoléon, quitta Valence le 12 août 1786, pour aller réprimer, à Lyon, la révolte dite des *Deux-Sous*. De là, et après un court séjour, tout le régiment se rendit à Douai. En 1789, au moment de la réunion des états généraux, il tenait garnison à Auxonne. Un détachement de cent hommes, commandé par M. du Manoir, lieutenant en premier, et par Napoléon, lieutenant en second, fut envoyé à Scurre, petite ville de Bourgogne, pour réprimer une manifestation populaire occasionnée par des achats de grains. Dans cette affaire, qui fut sérieuse, puisque deux négociants de Lyon, MM. Goyet et Morlay, désignés comme accapareurs, y perdirent la vie, Napoléon se conduisit avec autant de prudence que de fermeté. Ce fut dans ses diverses garnisons qu'il composa une suite de *Lettres historiques sur la Corse*, qui méritèrent les suffrages de l'abbé Raynal. Cette histoire a été malheureusement perdue. A la même époque, il remportait le prix de l'Académie de Lyon, en traitant cette délicate et importante question : *Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes pour les rendre le plus heureux possible ?* Ce mémoire, qui fut très-remarqué dans le temps, aurait été aussi perdu pour la postérité, si son frère, Louis Bonaparte, n'en eût conservé une copie ; car Napoléon, étant devenu empereur, en avait jeté au feu un exemplaire qu'il croyait unique, et que M. de Talleyrand lui avait présenté après l'avoir fait exhumer des archives de l'Académie de Lyon, espérant ainsi lui faire sa cour. En 1826, M. le général Gourgaud, aujourd'hui pair de France, publia ce mémoire sur une copie incomplète, car on n'y retrouve pas cette belle pensée qui avait été couverte d'applaudissements lors de sa lecture faite en séance publique à l'Académie : *Les grands hommes sont comme des météores qui brillent et se consomment pour éclairer la terre*. Cet écrit est un monument précieux de la jeunesse de Napoléon, et qui prouve qu'il était capable de réussir dans tous les genres ; mais il était destiné à accumuler sur sa tête d'autres couronnes que des couronnes académiques.

Vers la fin de l'année 1786, Napoléon avait passé lieutenant en premier au régiment de Grenoble. Le 6 février 1792, il fut nommé capitaine au 4^e régiment d'artillerie à pied. Peu de temps après, il obtint un congé pour aller en Corse visiter sa famille. A peine y fut-il arrivé, que les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent au commandement d'un bataillon de volontaires, à la tête duquel il se distingua dans plusieurs engagements contre les gardes nationaux d'Ajaccio, que les intrigues de l'Angleterre avaient poussés à l'insurrection, et qui décoraient leur révolte du beau titre d'amour de l'indépendance. La fidélité à la France, dont Napoléon fit preuve en cette circonstance, donna lieu à une dénonciation qui l'obligea de revenir à Paris pour se justifier ; on l'accusait d'avoir formé lui-même les troubles qu'il avait apaisés. Il ne lui fut pas difficile de réduire au néant cette calomnie, inventée par un ancien ami de sa famille.

C'est peut-être ici l'époque la moins heureuse de la vie de Napoléon, qui se trouvait souvent dénué de toutes ressources. Il rencontra, dans une de ces promenades aux environs de Paris, un de ses plus anciens camarades de l'école militaire, Bourienne, qui n'était guère plus riche que lui. Leur amitié d'enfance se renouvela toute entière ; ils ne se quittèrent plus. Chaque jour ils concevaient de nouveaux projets, et cherchaient à faire quelques utiles spéculations. Napoléon voulut une fois louer, de moitié avec son ami, plusieurs maisons en constructions dans la rue Montholon, qu'on venait de percer ; mais

les demandes des propriétaires s'étant trouvées trop élevées, la spéculation manqua. En même temps, il sollicitait au ministère de la guerre du service actif ; mais, faute de protecteurs, ses instances furent toujours repoussées.

Cependant arriva le 20 juin, sombre prélude du 10 août. Les deux amis s'étaient donné rendez-vous chez un restaurateur de la rue Saint-Honoré, près du Palais-Royal. Ce jour-là, comme ils venaient de dîner, ils virent arriver du côté des halles une troupe de quatre à cinq mille individus déguenillés et burlesquement armés, hurlant les plus grossières imprécations, et se dirigeant à grands pas vers les Tuileries. C'était ce que la population des faubourgs avait de plus hideux.

—Suivons-les, dit Napoléon à Bourienne.

Ils prirent les devants et allèrent se promener sur la terrasse du bord de l'eau. Là, Napoléon assista aux scènes tumultueuses qui eurent lieu. Il serait difficile de peindre le sentiment de stupeur et d'indignation qu'elles excitèrent en lui. Lorsqu'il vit l'infortuné Louis XVI se montrer à l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin, avec le bonnet rouge que venait de placer sur sa tête un homme du peuple, il ne put se contenir, et s'écria au milieu de la foule qui l'entourait :

—Comment a-t-on été assez lâche pour laisser pénétrer cette populace jusque dans le château ? Ah ! si c'eût été moi !

(La suite au prochain numéro.)

PARCE QUE JE SUIS FRANÇAIS

C'était pendant la guerre de 1870.

Au mois de septembre, quelques jours après la fermeture des portes de Paris, un régiment prussien, le 46^eme, vint s'installer à Bougival. Son premier soin fut d'établir un fil électrique reliant cette commune à Versailles.

Le lendemain, le fil était coupé. Il fut rétabli. Il fut recoupé, on ne savait par qui. Au bout de quelques jours, les soupçons de l'ennemi se portèrent sur un certain François Debergue, exerçant la profession de jardinier, et chargé, pour le moment, de la surveillance de la maison de campagne de M. Paul Avenel, à qui nous empruntons tous ces détails.

François Debergue coupait le fil télégraphique avec son sécateur.

Il fut amené devant une commission militaire. Le major prussien lui dit :

—C'est vous qui avez coupé le télégraphe ?

—Oui, c'est moi, répondit Debergue.

—Pourquoi avez-vous fait cela ?

—Parce que vous êtes mon ennemi.

—Le ferez-vous encore ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que je suis Français.

Debergue fut condamné à mort.

Comme tout le monde à Bougival connaissait et estimait le vieux Debergue (il avait soixante ans), on n'eut pas de peine à réunir une somme de 10,000 francs qui fut offerte, comme rançon, à la justice militaire prussienne.

Debergue en eut connaissance. Il dit tout simplement :

Je ne veux pas qu'on donne quelque chose pour sauver ma tête : Demain je recommencerai.

Et à toutes les instances il répondait :

—Je fais mon devoir de Français.

Le 26 septembre, un peloton de soldats prussiens conduisit le vieux patriote dans un champ, à quelque distance de Bougival.

L'officier ne pouvait contenir son émotion. Quelques habitants qui suivirent le funèbre cortège entendirent le mot sortir de sa bouche avec l'accent allemand : "Patriotisme ! patriotisme !"

Le prisonnier fut attaché avec une corde au tronc d'un pommier. L'officier demanda un mouchoir pour lui bander les yeux.

—J'en ai un dans ma poche, dit François Debergue, prenez-le !

Ce qui fut fait. Une minute plus tard, le pauvre jardinier tombait la poitrine traversée de dix-huit balles.